

Redacteurs, { D. Roy, Ecuyer, Avocat, Rue Saint Joseph, } Haute-Ville, { Jos. V. DeLorme, Imprimeur et Propriétaire, }
 { F. X. Garneau, Ecuyer, Notaire, Rue Lavat, } { Rue Saint Jean, No. 62. }

VOL. I.]

QUEBEC, SAMEDI, 25 AVRIL, 1841.

[No. 8.

Sommaire :—Un prétendant, suite.—Séances de la Société littéraire et historique.—SCIENCE. Physique du globe et météorologie : Observations sur la température des eaux de la mer.—Chimie organique : Phényle.—Géologie et géographie physique : Glaciers de la Suisse.—Observations géologiques de M.M. Bonycastle, et autres sur le Canada.—Nouvelles inventions.—Le droit criminel anglais, par M. Crémazie.—La Turquie d'Europe.

UN PRÉTENDANT.

CONTINUATION.

Le chef de cette brigade pouvait passer pour le type complet du cavalier anglais. C'était un homme de cinq pieds et quelques pouces, dont la perruque, poudrée avec le plus grand soin et selon l'ordonnance, eût fait honneur au plus ridicule et au plus fat des petits maîtres français. Il était tellement serré dans son uniforme que ses mouvemens semblaient pour ainsi dire artificiels ; il tournait le cou d'une seule pièce, se cassait en deux au lieu de se plier quand les exigences du service le forçaient à se baisser et levait à chaque instant la main avec une sorte de régularité mécanique, soit pour s'assurer que sa queue, cette partie essentielle du soldat selon le général Kope, était toujours à sa place, soit pour faire prendre au revers de son habit le pli qu'il jugerait le plus propre au développement de sa poitrine.

En passant près des Highlanders, il jeta sur eux un regard de mépris qui signifiait : que vient faire ici cette canaille ? et alla s'asseoir avec ses six hommes au plein centre de la lumière, c'est-à-dire à égale distance des enfans de la montagne et de l'élève de master Cromby.

—L'envie me prend, dit le redoutable Diksdale à l'oreille d'un de ses compagnons, d'aller couper la queue à ce pantin habillé en soldat ; vous verrez que j'aurai fini mon opération avant qu'il ait eu le temps de tourner la tête.

—Un peu de patience, dit Burke aussi à voix basse, il ne faut pas couper les queues sans les têtes, et tu sauras bientôt combien une hache du lochaber peut faucher de têtes d'Anglais en moins d'une minute.

Pendant que les montagnards saluaient de cette façon l'entrée des dragons anglais et du gentleman qui les commandait, Tom se disait dans son coin :

—Je serais bien simple de manger mon maigre morceau de lard, en l'arrosant de quelques gouttes de mauvaise bière, quand il dépend de moi de recouvrer mon argent volé et de souper aussi confortablement que le souhaitera mon appétit.

À la suite de cette délibération intérieure, il s'approcha de la table autour de laquelle étaient assis les dragons et glissa quelques mots à l'oreille du brigadier.

—Oui-dà ! mon garçon, dit celui-ci à Tom en grossissant sa voix déjà très vibrante et en appliquant sur la table, avec la précision méthodique qui présidait à tous ses mouvemens, un énorme coup de poing, oui-dà ! mon pauvre agneau, tu as été dépouillé par des loups de montagnes ! Attends un peu et tu vas voir comment le brigadier Maxwell venge l'opprimé, châtie l'oppresser et soutient l'honneur de ses galons !

Ces exclamations avaient attiré l'attention des Highlanders, et sans savoir encore ce dont il s'agissait, ils se tournèrent tous à la fois vers le groupe en uniforme.

—Holà, mes maîtres, dit alors le brigadier après s'être levé au moyen de deux secousses parfaitement égales et en s'adressant aux montagnards, lequel de vous s'est permis d'arrêter ce jeune garçon sur la grand'route et de lui enlever tout l'argent qu'il possédait ?

Les cinq montagnards jetèrent à la fois les yeux sur Tom, et Diksdale, qui le reconnut, n'hésita pas à répondre :

—C'est moi ! après !

—Après ! infâme voleur ! dit le brigadier furieux. Veux-tu que je te fasse avaler mon sabre pour renfoncer dans ta gorge ton insolente question ? Après ! chien d'Écosse ! D'abord tu vas rendre à ce jeune garçon tout ce que tu lui as volé ; ensuite je te ferai prendre au collet par deux de mes hommes, et je l'enverrai dans quelque bonne prison d'Angleterre.

En parlant ainsi, le brigadier s'avança vers le géant écossais dans l'intention d'exécuter lui-même une partie de ses menaces.

—N'avance pas ! cria Diksdale en portant de nouveau la main au manche de son poignard.

Mais Burke, lui arrêtant vivement le bras, lui dit en langue gaélique :

—Diksdale, au nom de notre Charlot qui va revenir, je vous défends de bouger.

L'athlétique Écossais resta encore un instant debout sous l'impression de la colère qui l'animait, et comme s'il n'eût pas entendu la recommandation de son compagnon ; à la fin pourtant il se laissa retomber sur sa chaise en grommelant ;

—Faites donc comme il vous plait, Burke, et parlez pour moi : votre langue est plus prudente que la mienne.

Burke s'était avancé vers le brigadier.

—Votre honneur a tort de s'emporter : lui dit-il avec politesse ; les explications valent mieux que les injures, et votre uniforme est toujours respectable quand celui qui le porte ne dépasse pas la limite de ses devoirs.

—Silence ! s'écria le brigadier, et restituez ce que vous avez volé.

—Je ne restituerai rien ! hurla on ce moment Diksdale, qui ne pouvait plus se contenir.

—En ce cas je tiendrai ce que j'ai promis, dit le brigadier en tirant son sabre.

—Monsieur, dit Burke en se plaçant devant lui, ce que vous faites là est une grave imprudence.

Le brigadier n'écoutait plus rien, et ce fut avec emportement qu'il répliqua :

—Entendrai-je encore longtemps ce maudit corbeau qui croasse à mes côtés ? Au large, orateur du diable, si tu tiens à ta peau de brigand !

En parlant ainsi le brigadier avait repoussé Burke ; mais celui-ci se plaça de nouveau devant lui et lui dit froidement :

—Votre honneur ne passera pas.

—Mon honneur va te couper les oreilles !

En disant cela, le brigadier lança à Burke un coup de sabre, mais celui-ci esquiva le coup, saisit le brigadier, l'enleva de terre et le renversa sur le plancher.

À la vue de leur chef étendu sans mouvement et tout d'une pièce comme un héros dans son armure, les dragons anglais s'étaient levés précipitamment et s'apprétaient à fondre tous ensemble sur Burke, qui, debout près du brigadier, se contentait de lui dire tranquillement :

—Relevez-vous, monsieur, au moyen d'un coup de brosse à votre habit et d'un œil de poudre à votre perruque, personne ne s'apercevra de votre mésaventure.

De leur côté, les montagnards ne demandaient pas mieux que de charger vigoureusement les Anglais : une lutte était imminente, et cette lutte ne pouvait manquer d'être sanglante. Mais en ce moment un nouveau personnage entra dans la salle, et sa présence changea comme par enchantement la face des choses.

Cet individu était un homme d'une quarantaine d'années ; son visage pâle et presque blafard était animé par une expression remarquable d'intelligence et d'activité. Ses yeux creux et enfoncés dans leur orbite avaient cette puissance d'arrection qui indique les volontés supérieures et l'étude approfondie des hommes. Du reste, à son costume, il eût été difficile de deviner précisément la position de ce personnage. Ce costume se composait d'un habit à la française de couleur marron, d'une perruque et d'une culotte de soie. Par conséquent, celui qui le portait pouvait être également ou quelque employé du gouvernement anglais en tournée dans les petites villes de l'Écosse, ou quelque industriel français nouvellement débarqué, ou enfin quelque pasteur presbytérien voyageant dans un intérêt de propagande religieuse.

Quoi qu'il en soit, à la vue de ce mystérieux personnage, les Highlanders renfoncèrent vivement leurs kirts et se rassirent, sans même remarquer que les dragons continuaient à brandir leurs sabres d'un air menaçant.

—Que se passe-t-il donc ? demanda l'inconnu, qui était entré par une petite porte intérieure communiquant de la grande salle aux autres pièces.

—Il y a, dit le brigadier en rétablissant la symétrie de sa perruque un peu compromise, que ces gens-là ont dépouillé un pauvre jeune homme et ne veulent pas restituer ce qu'ils ont pris. Quant à moi, si je suis tombé, c'est que le pied m'a glissé au moment où j'allais prendre au collet l'un de ces brigands.

L'étranger arrêta successivement son regard sur le brigadier qui parlait, sur Tom qui appuyait de la tête cette déclaration, et sur les montagnards que son aspect avait si fortement impressionnés.

—C'est Diksdale qui aura fait un tour de sa façon, murmura-t-il entre ses dents. Puis, s'adressant sans hésiter au géant écossais, il lui dit d'une voix impérieuse : Diksdale, rendez ce que vous avez pris !

Diksdale se leva, s'approcha de Tom avec un air de confusion enfantine et remit entre ses mains une certaine quantité de pièces de monnaie.

—Tout y est-il ? demanda l'étranger.

—Oui, votre honneur, répondit le maraudeur, sauf le prix du bol de toady que nous venons de boire.

—Et que je paierai de bon cœur, interrompit Tom qui venait de retrouver la parole en revoyant ses chères guinées.

Alors l'étranger fit signe à Burke d'approcher et lui parla pendant quelque temps à voix basse. Celui-ci alla retrouver ses compagnons, leur parla de même à son tour, après quoi il sortit avec eux de l'auberge.

La soumission des montagnards pouvait assurément donner une haute idée de la position que l'étranger occupait, mais elle devait aussi éveiller certains soupçons.

—Je remercie votre honneur, dit le brigadier en s'adressant à l'étranger, d'avoir interposé son autorité entre nous

et les brigands, quoiqu'à vrai dire nous eussions été heureux de nous faire justice. Ce devoir de politesse rempli, permettez-moi de remplir un autre devoir non moins important, et de vous demander quel est votre nom, d'où vous venez, où vous allez, et pour quel motif enfin vous voyagez dans ces montagnes ?

L'étranger ne parut pas embarrassé par cette série de questions : seulement un sourire ironique, qui d'ailleurs lui était habituel, plissa légèrement ses lèvres. Il prit dans la poche de son habit un portefeuille en cuir et en tira un papier qu'il déplia avant de le remettre au brigadier. Celui-ci en lut attentivement le contenu et le rendit à l'étranger en disant :

—Tout est en règle, monsieur ; le signalement est exact et le motif de votre voyage est parfaitement indiqué ; nous n'avons qu'à nous retirer.

Le brigadier partit, suivi de ses cavaliers, et Tom resta seul en compagnie du mystérieux étranger.

Cet étranger se nommait Maitwood sur son passeport, il était fabricant de bière et il avait le projet de visiter toutes les petites villes de la côte d'Écosse pour y faire des opérations de commerce. À ces renseignements officiels, nous ajouterons les renseignements suivans : Il était arrivé à l'auberge de la Hache-du-Lochaber une demi-heure environ avant la venue des montagnards, et par conséquent une heure avant celle des dragons. Le cheval qui lui servait de monture était un de ces chevaux de petite race, mais agiles et pleins de feu, qui marchent d'un pied sûr au bord des précipices et franchissent d'un bond les ravins. En arrivant, il avait demandé à l'aubergiste une chambre pour lui seul ; et après un minutieux examen de toutes les chambres il s'était installé dans un petit cabinet obscur et mal en ordre, mais qui avait vue sur le Glen. Une fois délivré de la présence de son hôte, il avait fermée en dedans la porte du cabinet et s'était abandonné sans contrainte à l'impression d'une mauvaise humeur dont il eût été difficile de préciser la cause.

Tantôt il s'avancait vers la fenêtre qui avait vue sur la bruyère, et là, l'œil en arrêt, l'oreille tendre, il semblait chercher à percer l'épaisseur des ténèbres et appeler avec avidité un bruit particulier qui se faisait trop longtemps attendre ; tantôt, las de ses efforts inutiles, il se laissait retomber sur sa chaise en murmurant des exclamations vagues telles que celles-ci : — Personne encore ! et cependant tout délai est impossible !... Demain tous ceux que j'ai réunis se disperseront ; je ne pourrai plus les retenir ! L'affaire sera manquée !

Enfin il tira de son portefeuille plusieurs lettres et les parcourut des yeux, en analysant à demi-voix une partie de leur contenu, et en intercalant dans son monologue le nom des signataires.

—Lord Lovat ! dit-il d'abord ; qui peut savoir ce que ce vieux renard a dans l'âme, et comment deviner les intentions d'un homme qui ne s'avance que pour reculer, qui n'affirme qu'à moitié, ne s'exprime qu'à demi-mot et ne se sert de la parole que pour mieux déguiser sa pensée ? — Mon cher monsieur, m'écrivit-il, vous ne pouvez pas douter de l'intérêt que je prends à l'affaire dont vous me parlez ; mais mes jambes, sont bien vieilles, mon bras bien faible, et vous savez que je suis à peu près rattaché à la nouvelle combinaison. Je n'ai jamais oublié mes anciens amis, mais je ne voudrais pas me brouiller ouvertement avec les nouveaux. Cependant, mon cher monsieur, je me rendrai auprès de vous au jour indiqué ; nous causerons, et peut-être serai-je assez heureux pour faire goûter à celui que vous représentez les conseils de mon expérience.

Ici l'étranger interrompit sa lecture et murmura avec amertume :

—Les conseils de son expérience ! qu'il dise donc les inspirations de son égoïsme et les observations lâches d'un dévouement qui craint la gloire du martyre.

—Ce serait folie d'entreprendre une aussi vaste affaire que celle qui nous occupe avec les faibles ressources dont nous pouvons disposer. La France avait promis son concours ; mais au moment d'agir, la France a changé d'avis, et on ne peut rien sans la France.

—Voilà ce qu'ils disent tous, et pour dissimuler leur mollesse sous un faux air de prudence ils ajoutent : — Attendez ! un changement de ministère peut amener un changement dans les résolutions du gouvernement français ; que la France nous aide et nous agirons. — La France ne nous aidera pas, messieurs, c'est moi qui vous le déclare ; la France a coutume de payer ses alliés de belles paroles et de les abandonner au moment du danger. Mais ne pouvons-nous pas nous passer de l'appui du gouvernement français ? Ne pouvons-nous pas agir par nous-mêmes ?

Ici l'étranger prêta de nouveau l'oreille aux bruits qui pouvaient venir du dehors, puis, prenant une seconde lettre, il lut ce qui suit :

— Mon cher monsieur, je me trouverai au rendez-vous ; mais n'attendez pas que je prenne part à l'affaire épineuse dont vous m'entretenez. Je verrai celui que vous m'annoncez, mais pour lui dire : Dans l'intérêt de votre sûreté, retournez aux lieux d'où vous venez, nous vous aime-